

morceaux avec un tel bonheur, que nous les jugeons tout fait lorsqu'il nous en lit les paroles aussi jamais musique ne fut-elle composée aussi facilement

Labarre, ayant, comme harpiste, fait plusieurs voyages en Angleterre, fournit à Boieldieu tous les thèmes écossais que l'on remarque dans *la Dame Blanche*, tels que l'air du troisième acte, les motifs de *Chez les montagnards écossais*, *Vous le verrez le verre en main*, etc., etc. Ce troisième acte offrait beaucoup Boieldieu, il n'y trouvait pas de situation, et un jour j'allai le voir et le trouvai travaillant dans son lit qu'il ne quittait presque pas trois ou quatre heures par jour, et fort préoccupé de ce troisième acte

—Comprenez-vous, me dit-il, qu'après deux actes si pleins de musique, je n'ai rien dans le troisième, qu'un air de femme, un petit chœur sans importance, un petit duo de femme, et un finale sans développement ?

Il me faudrait là un grand morceau à effet, et je n'ai qu'un petit chœur de villageois *Vive, vive monseigneur !* Scribe m'a mis en note paysans jetant leurs chapeaux en l'air, preuve que ce doit être un morceau animé et court, ils ne peuvent pas jeter leurs chapeaux en l'air pendant un quart-d'heure Il m'est pourtant venu cette nuit une idée qui serait peut-être bonne Je lisais dans Walter-Scott qu'un individu qui revient dans son pays reconnaît un air qu'il a entendu dans son enfance. Si au lieu d'un chœur de *vivat*, les vassaux chantaient à Georges une vieille ballade écossaise, qu'il se rappellerait assez pour la continuer lui-même, ne pensez-vous pas que cette situation serait musicale ?

—Certainement, repris-je, elle serait charmante et remplirait parfaitement votre troisième acte.

—Oui, répondit-il, mais je n'ai pas de paroles pour cela

—M. Scribe est tout près d'ici

—Je ne puis pas y aller, malade comme je suis

—Mais je me porte à merveille, moi, et j'y serai dans cinq minutes

Et, sans attendre sa réponse, je cours chez Scribe, qui effectivement, logeait à deux pas du boulevard Montmartre, rue Bergère. Scribe accueille encore mieux l'idée que je ne l'avais fait.

Retournez chez Boieldieu, me dit-il, dites-lui que c'est excellent, qu'il y a là un grand succès, que le troisième acte est sauvé, et qu'il aura ses paroles dans un quart d'heure

—Je cours porter la nouvelle à Boieldieu, et le lendemain il me faisait entendre tout entier ce délicieux morceau, qui ne fit pas le succès de *la Dame Blanche*, mais qui augmenta et porta à l'apogée celui qu'avaient obtenu les deux premiers actes

J'ai dit avec quelle facilité l'œuvre entière fut composée, un seul morceau fut entièrement refait, voici dans quelles circonstances Un soir je fus voir Boieldieu, nous étions seuls et il voulut me faire entendre des couplets qu'il avait composés la veille il ne me parurent pas à la hauteur de l'ouvrage, et sans que j'osasse manifester mon opinion, cependant ma contenance fut assez froide pour que Boieldieu saisis avec empressement cette occasion de se montrer mécontent de lui-même et, avant que je pusse ajouter une parole, il avait déchiré et jeté ses couplets au panier Aux exclamations que je poussai de cette vivacité, madame Boieldieu accourut, et c'est contre elle que se tourna la colère de Boieldieu.

—Là, voyez-vous, lui dit-il, en voilà un qui est franc, il trouve détestables les couplets que vous voulez me faire laisser, il ne me l'a pas caché, lui, aussi je viens de les déchirer et je vais en faire d'autres

—J'avais beau me récrier que je n'avais rien dit, impossible de faire entendre raison au mari, qui accusait sa femme de faiblesse pour ses œuvres, ni de calmer celle-ci, qui me reprochait de ne pas ménager mon maître qui se tuait en travaillant, d'être trop difficile, et de manquer de goût et d'amitié.

Pour échapper à cet orage, je ne trouvai pas de meilleur parti que de me sauver, et le lendemain, quand il fallut revenir, à l'heure de la leçon, j'avoue que je n'étais pas trop

rassuré. Je sonnai bien timidement, craignant de rencontrer quelque visage irrité, mais la première personne que je vis fut madame Boieldieu, la figure rayonnante

—Oh ! venez, mon pauvre Adam, s'écria-t-elle, que vous avez bien fait de lui faire refaire ses couplets ! Après votre départ, il en a trouvé d'autres c'est ce qu'il a fait de plus joli.

Et elle m'entraîne au piano où Boieldieu chantait déjà à la bonne vieille mère Desbrosses, qu'on avait fait venir exprès, ces couplets si touchants et si colorés de *Tournez, fuseaux légers*.

Boieldieu voulait que madame Desbrosse les lui chantât tout de suite, mais la pauvre vieille pleurait d'attendrissement et de plaisir, et nous étions comme elle !

Dix ans après, cet air nous arrachait encore des larmes, cette fois bien cruelles, car c'est cet air qu'on exécutait au Père Lachaise, alors que nous descendions dans la tombe notre maître et notre ami !

Les répétitions de *la Dame Blanche* se firent avec une promptitude inouïe, l'ouvrage fut monté en trois semaines. À l'une des dernières répétitions, j'étais au parterre avec Boieldieu. Pixérécourt était au balcon de gauche

Après le duo de la peur, il interpelle Boieldieu

—Ce duo-là fait longueur, il y a trop de musique dans cet acte

—Certainement, répond Boieldieu, je n'y tiens pas du tout, coupons le.

—Mais nous y tenons beaucoup, nous, reprennent ensemble Ponchard et madame Boulanger

Et c'est sur leurs instances que fut conservé ce petit diamant. La répétition avait paru si satisfaisante, que Pixérécourt décida qu'elle serait l'avant-dernier, et que la pièce serait jouée le surlendemain

—Mais c'est impossible, s'écria Boieldieu, je n'ai pas commencé mon ouverture, et je n'aurai jamais le temps de la faire si vite.

—Cela ne me regarde pas, reprit Pixérécourt, on se passera d'ouverture, s'il le faut, mais la pièce est prête, et le traité est formel, on jouera *la Dame Blanche* après-demain.

—Ah ! mes enfants, nous dit Boieldieu, à Labarre et à moi, ne me quittez pas, je suis un homme perdu, je ne peux pas laisser un ouvrage de cette importance sans ouverture, et sans vous je n'en viendrai jamais à bout.

Nous suivons Boieldieu chez lui, il nous avait déjà essayés, Labarre et moi, dans quelques travaux qu'ils nous avait confiés, c'est ainsi que toute la ritournelle finale du trio du premier acte avait été écrite en entier par Labarre, et que j'avais été chargé de l'instrumentation du début du second acte Boieldieu pouvait donc compter sur nous jusqu'à un certain point, mais il avait voulu revoir notre travail, et quoiqu'il en eût été satisfait, sa confiance n'était pas assez grande pour nous abandonner sans contrôle la responsabilité de son ouverture. Voici comment la besogne fut partagée il prit pour lui l'introduction puis nous fîmes à nous trois le plan de *l'allegro*. On choisit d'abord les motifs

Labarre proposa et fit adopter comme premier thème un des airs anglais qu'il avait donnés et qui était déjà employé dans le premier chœur, je proposai pour second thème de prendre en *allegro* le motif andante du trio *Je n'y puis rien comprendre*, et un petit crescendo qui ne fut pas accueilli très-favorablement comme trop rossinien. Pour la coda finale, Boieldieu nous indiqua un de ses opéras faits en Russie, *Télémaque*, dans lequel nous devions trouver les éléments de la péroraison. Les rôles furent donc distribués de telle sorte, que Labarre devait écrire toute la première partie et moi la seconde, où il y avait le retour des motifs, et par conséquent moins de travail. Nous écrivions à une même table.

À onze heures Boieldieu avait presque fini son introduction je ne sais trop quel genre d'affaire Labarre pouvait avoir à une pareille heure, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il me poussa en me disant tout bas :